

2,500 à 5,000 copies. Il en est pour ce département comme pour l'entomologie et l'histoire naturelle ; outre un journal entomologique spécial publié aux frais du Gouvernement des Etats-Unis, celui-ci publie des bulletins mensuels avec une très grande distribution, à part des circulaires illustrées avec dessins, distribués au nombre de 15,000 copies. Il y a les rapports spéciaux des fermes expérimentales de toutes les parties des Etats-Unis, chaque Etat ayant sa ferme expérimentale. Si aux Etats-Unis on comprend l'importance et l'utilité de semblables publications, combien l'on devrait attacher d'importance à la publication spéciale d'un journal traitant tout particulièrement de botanique et d'insectes comme de tout ce qui se rattache à ces deux sciences de si grande utilité.

### Choses et autres

*Elevage de la volaille.* — Parmi tous les animaux qui sont une source de profits pour le cultivateur il n'en est aucun qui lui ra porte plus que la poule, en raison du coût de son entretien, et qui soit aussi négligé, aussi injustement maltraité que ce volatile.

En effet ils sont rares les soins que le cultivateur accorde à son troupeau de volailles. Pendant l'été, il ne lui donne aucune attention et le laisse libre sur la terre, dans le voisinage même du jardin ; à part cela quelques poulets qu'on élève pour faire un peu d'argent comptant. Il est vrai que la poule peut bien se suffire à elle-même pendant cette saison, par la nourriture qu'elle trouve en abondance dans les insectes de toutes sortes ; mais aussi, que de dégâts ne causent-elles pas dans le jardin et les moissons ; dégâts qui seraient si facilement évités, grâce à un espace réservé et clos que son propriétaire lui accorderait. Mais ce temps de liberté pour les volailles ne peut durer, l'automne vient bientôt y mettre fin avec son cortège de vents et de pluies froides. Un abri leur serait alors nécessaire, mais le cultivateur, négligeant un profit qui lui paraît si mince, ou trop occupé de ses divers travaux ne leur en a, le plus souvent préparé aucun. Elles sont réduites à loger sur les arbres, nourries tant bien que mal jusqu'à ce que la première neige vienne couvrir le sol.

C'est vers cette époque que le cultivateur se décide à porter au marché les plus belles poules du troupeau, mais une telle vie n'a pas donné à ses poules l'embonpoint qui doit les faire remarquer des acheteurs et il en obtient généralement un prix qui est loin de compenser les dégâts qu'elles ont causé sur sa ferme. C'est toujours de l'argent comptant, et il ne voit pas plus loin.

Les quelques poules qui doivent perpétuer la race pour l'année suivante, sont reléguées pendant l'hiver dans les granges où elles couvent et se nichent en toute liberté sur les instruments agricoles, les voitures, les fourrages etc, ayant une nourriture plus qu'insuffisante et pour toute boisson, la neige. D'autres cultivateurs les mettent dans l'étable où ces bêtes d'allures turbulentes incommode grandement leurs animaux, et il n'est pas rare que le fermier en trouve une couchée sur le carreau par une ruade. On ne voit bientôt plus que fientes et plumes sur le fourrage, dans

les crèches, sur les harnais, et leurs dégâts outre l'embaras qu'elles causent coûtent bientôt à leur propriétaire deux fois plus d'argent qu'il n'en aurait fallu pour leur procurer un poulailler convenable.

Le printemps arrivé, la scène change. L'ourge, débarrassée de ces hôtes incommodes on se hâte de leur donner la clef des champs et toutes les pauvres volailles survivantes s'y précipitent avec l'appétit de bêtes à demi mortes de faim ; animées par cette voracité, elles fouillent la terre qui recouvre les semails, ce qui est une source de pertes pour le cultivateur qui ne peut que difficilement empêcher ces déprédations, malgré les moyens employés. Les poules qui réussissent à s'échapper vont se réfugier dans quelque trou ignoré sous la grange, ou partout où elles puissent échapper à la vue de leur propriétaire. Elles y déposent leurs œufs aussi secrètement que possible sentant bien, par instinct que le cultivateur n'y a aucun droit. Quand celui-ci finit par les découvrir, leur fraîcheur laisse souvent à désirer.

Il n'est pas étonnant qu'avec une pareille méthode de traitement le cultivateur en soit venu à la conclusion que les volailles ne paient pas, et que les regardant comme une source d'embaras sur sa ferme, il en réduise le nombre le plus possible. Ses vaches lui rapportent un produit sûr, et il leur apporte tous ses soins. Mais ne pense-t-il pas à ce qui en résulterait s'il les traitait comme ses poules ? Qu'au lieu de les tenir chaudement logées, nourries, abrouvées et traitées régulièrement, il les laisse pénétrer dans ses champs, au travers de ses récoltes en été, dans ses granges en hiver, sans jamais se soucier ni de leur nourriture ni de leur fumier, ne les trayant que par occasion ; qu'au lieu de placer leurs produits sur les meilleurs marchés et dans les meilleures conditions possibles, il se hâte de les vendre au premier prix qu'on lui offre, ne regardera-t-il pas bientôt leur entretien comme ruineux.

D'un autre côté, qu'un cultivateur accorde autant de soins à ses poules qu'à ses vaches, qu'il estime leur fumier à sa juste valeur et que loin de négliger leurs produits il les place sur les meilleurs marchés. En un mot qu'il les traite comme des animaux d'un bon rapport, avec méthode et intelligence, et il trouvera dans leur élevage un profit qui le fera bientôt changer d'opinion sur ses volailles, ainsi qu'une occupation payante pour l'hiver.

*Emploi économique du seigle cuit pour la nourriture des chevaux.* — La relation, aussi bien en seigle qu'en foin et avoine, n'est pas uniforme, car elle doit nécessairement varier selon les exigences des services auxquels les animaux sont employés. Mais trois pintes de seigle oru, qui en donnent neuf après cuisson, remplacent onze à douze livres de foin.

Le procédé pour faire cuire le seigle consiste à mettre le grain dans une chaudière d'une capacité suffisante pour qu'on puisse y ajouter deux fois et demie son volume d'eau.

L'opération a lieu d'une manière plus facile et plus économique à la vapeur. Les expériences qu'on a faites sur l'usage du seigle, paraissent démontrer que ce grain est le seul que l'on puisse substituer économiquement au foin et à l'avoine dans la nourriture des chevaux, et qu'il doit être cuit, parce que, ne contenant presque pas de matières fibreuses (l'avoine en renferme 25 pour 100) la masse a besoin d'être augmentée et les cellules de la fécule bien crevées pour que la digestion soit bonne et qu'il n'y ait pas de pertes dans la consommation.